

Miklós KONRÁD

Institut d'histoire de l'Académie hongroise

LA FEMME JUIVE DE BUDAPEST COMME ALLÉGORIE
L'IMAGE DE LA FEMME JUIVE DANS LA LITTÉRATURE HONGROISE
AU TOURNANT DU SIÈCLE DERNIER*

Une jeune fille de la grande bourgeoisie juive, observant son fiancé: «Comme il est beau! Peut-être est-ce le haschich qui l'a rendu aussi beau et songeur! ... Dommage que de tout ce haschich qu'il a fumé, il n'ait rien gardé pour moi! ...»¹

RÉSUMÉ

Symbole d'une Hongrie entrée dans la modernité, la capitale Budapest, cadre de vie des écrivains, devient à la fin du XIX^e siècle l'objet de leur étude, et la «femme moderne» de Budapest fait au même moment son entrée dans la littérature. Or, les femmes juives, qui occupaient un rôle de premier plan au sein du féminisme naissant, sont associées à cette modernité. À partir de l'analyse de quelques œuvres littéraires du début du XX^e siècle, cette étude tente de montrer que certains représentations stéréotypées de la femme juive (la «grande bourgeoise») correspondent à une évolution négative de l'opinion hongroise à l'égard de l'assimilation des juifs.

SUMMARY

The symbol of modern Hungary, Budapest, the home of writers, becomes the subject of their study at the end of the 19th century, just as the “modern woman” makes her first appearance in literature. Since Jewish women played an significant role in the rise of feminism, they were associated with that aspect of modernity. This article, using a selection of literary works from the beginning of the 20th century, attempts to establish that some of these stereotypes of the “Jewish woman” (the Jewish “grande bourgeoise”) reflect a growing hostility of Hungarian public opinion towards the assimilation of the Jews.

* *Nota bene* : les dates entre parenthèses renvoient à la première publication des ouvrages dont nous avons utilisé une édition ultérieure; les noms entre parenthèses indiquent le pseudonyme de l'auteur lorsqu'il est apparaît en couverture.

1. Zoltán AMBRUS, *A Berzsényi lányok tizenkét vőlegénye* (Les douze fiancés des filles Berzsényi), Budapest, 1907, pp. 220-221.

«Budapest, ville de mai. Ma plume ne saurait décrire toutes tes beautés.... Tu es comme la belle femme dont tous les traits sont charmants et connus, mais qui nous prend, qui nous tient par une qualité inexprimable ... Je suis le captif de cette ville, de cette femme aux baisers brûlants». Ces phrases sont de l'écrivain juif Sándor Bródy, ou plutôt d'«Alexandre Bródy», extraites d'une anthologie publiée en langue française² destinée à vanter, à l'occasion des célébrations du millénaire, la modernité d'une Hongrie engagée avec l'ardeur du néophyte sur la voie du développement économique et industriel et dont Budapest semblait constituer la preuve la plus éclatante. Dix-septième ville d'Europe, en 1867, par l'importance de sa population, sixième en 1900 avec 733 000 habitants, la capitale était jeune, orgueilleuse, fière de ses allures occidentales, de ses palais, de l'avenue Andrassy, de son métro, de ses six cents cafés.

Les écrivains, pour la première fois dans l'histoire de la littérature hongroise, se penchent sur la ville, qui, de plus en plus, est aussi la leur; ils ont délaissé leurs campagnes pour y vivre, un nombre croissant d'entre eux y est né. Budapest est devenue non seulement la capitale administrative, mais également celle des lettres, on ne veut plus guère, on ne peut plus guère s'en tenir éloigné. Cadre de vie des écrivains, Budapest, magnifiée ou répudiée, devient l'objet de leur étude. La ville, c'est-à-dire ses habitants. L'ouvrière, la cocotte et la grande bourgeoise, bref la «femme moderne» sous toutes ses facettes fait son entrée dans une littérature dont, autre nouveauté, auteurs et public sortent pour la première fois en Hongrie des rangs de la bourgeoisie en plein essor, les premiers de plus en plus contraints d'ailleurs, culture de masse naissante oblige, à satisfaire les seconds en leur renvoyant une image de la société susceptible de les confirmer dans la vision qu'ils s'en formaient.

L'une de ces figures féminines jouissait d'une prédilection particulière: la «haute financière», l'élégante du Lipótváros, bref la grande bourgeoise juive. Pourquoi justement elle?

À l'inverse du retard pris par le mouvement d'embourgeoisement de la noblesse, axe central des réformes engagées par la génération de Kossuth, le rôle des juifs (définitivement émancipés en 1867) dans la modernisation des structures économiques, dans l'introduction de normes culturelles occidentales, dans la transformation de Budapest en une métropole industrielle, financière et culturelle, fut primordial. Trouvant sa source (outre les dispositions, conditionnées par l'histoire, des juifs à se jeter dans la course à la modernisation) dans les conditions spécifiques de leur assimilation en Hon-

2. Maurice GELLÉRI (éd.), *La Hongrie millénaire. Le passé et le présent*. Budapest, 1896, p. 136.

grie, une importance numérique (5% de la population globale, 23,1% de celle de Budapest en 1910) comparable seulement à celle des pays d'Europe orientale, et un soutien officiel assurant une voie quasiment libre à leur ascension sociale et entraînant un degré d'assimilation comparable à celui des pays d'Europe occidentale — le poids social acquis en Hongrie par les juifs au tournant du siècle n'avait, comme l'affirme Viktor Karády, pas son pareil en Europe³.

La grande bourgeoisie juive avait ainsi force de symbole. Pourtant, quitte à associer les juifs — et les juives — à ce terme fourre-tout de « moderne », il existait d'autres composantes de la société féminine juive qui témoignaient de manière non moins marquante d'un rôle d'avant-garde dans la représentation d'attitudes, de convictions d'autant plus neuves qu'elles fondaient leurs assises sur le dépassement même, la remise en question de l'ordre, de la morale bourgeoise. Les femmes juives occupaient en effet un rôle de premier plan au sein du mouvement féministe naissant (Róza Bédy-Schwimmer, Vilma Glücklich, Augusztá Rosenberg), parmi les militantes ou les proches du parti social-démocrate (Mariska Gárdos, Szerén Ladányi, Margit Fried); elles représentaient la majorité des membres féminins de milieux intellectuels progressistes tel le Vasárnapi Kör (Anna Lesznai, Edit Hajós).

Si l'écrivain totalement oublié Sándor Vay ne manquait pas de considérer la féministe comme « le pire spécimen de la femme moderne »⁴, si les antisémites n'allaient pas hésiter à établir une relation de quasi-synonymie entre les femmes juives et le féminisme, comme entre les juifs et l'ensemble des mouvements dits progressistes, le phénomène le plus frappant aux yeux des contemporains, celui qui suscitait le plus de curiosité et attisait le plus de rancœurs, fut cependant la montée en puissance de la bourgeoisie et de la grande bourgeoisie juive qu'ils aimaient, en un art du raccourci aussi inévitable que partiellement inexact, confondre avec d'une part la capitale, d'autre part, et surtout, le Lipótváros⁵.

3. Victor KARÁDY, "A Zsidóság polgárosodásának és modernizációjának főbb tényezői a magyar társadalomtörténetben" (Les principaux facteurs de l'embourgeoisement et de la modernisation des juifs dans l'histoire de la société hongroise), dans Balázs FÜZFÁ, Gábor SZABÓ (éd.), *A Zsidókérdésről* (De la question juive), Szombathely, 1989, p. 101.

4. Cité par la première revue féministe hongroise: *A nő és a társadalom* (La femme et la société), 1910, 1, p. 5.

5. La métaphore recouvrait d'ailleurs de moins en moins la réalité. Si le V^e arrondissement concentrait encore 28,9% des juifs de la capitale en 1910, « ceux qui appartiennent à la société la plus exclusive du Lipótváros — comme le notait un livre de l'époque — sont justement ceux qui ne vivent même pas au Lipótváros, mais dans le quartier résidentiel de Budapest, autour du Városliget » (Miksa BRÓDY, Árpád PÁSZTOR, István SZOMAHÁZY, *Lipótváros* (Lipótváros), Budapest, 1913, p. 27).

Or ce «Lipótváros» fut un monde passablement clos. Clos comme l'est par nature toute élite signifiant sa position, acquise ou héritée, entre autres par la distance prise vis-à-vis des groupes inférieurs; clos par ce qu'elle était, dans ce cas, juive. Véhiculées par une *gentry* en déroute économique établissant son prestige sur des motifs — le passé historique, l'incarnation de la magyarité, la terre (lors même qu'elle avait été dilapidée), le «noble» dédain des pratiques commerciales — qui trouvaient véritablement leur sens par leur opposition même aux traits qu'on considérait être propres aux juifs, les mentalités dominantes chargées des scories des préjugés séculaires maintenaient autour des juifs assimilés, traités par la majorité de la société hongroise en «élément distinct»⁶, des cloisons mentales qui limitaient fortement et corrompaient la sociabilisation commune volontaire — non professionnelle. «Un vrai baron, qui fréquente la société des riches juifs alors même qu'il n'est pas pauvre est déjà en soi quelque chose de louche»⁷, déclare un des personnages principaux, journaliste juif, d'un roman de l'écrivain conservateur Herczeg Ferenc. Quant au noble appauvri, fréquentant les soirées de la grande bourgeoisie juive dans l'espoir d'en tirer quelques gains, «c'est là aux yeux de [sa] société d'origine — écrit Ferenc Molnár, une déchéance plus grande encore que celle d'une comtesse qui se retrouverait danseuse au Cabaret»⁸. Ajoutons que cette distanciation instinctive et raisonnée fut d'ailleurs également le fait des juifs, que ce fût par crainte d'une humiliation, par orgueil du bourgeois conquérant à l'égard d'une Hongrie anachronique, ou par simple indifférence. La pratique, très marquée au sein de la grande bourgeoisie juive, de l'endogamie n'en est qu'un révélateur parmi d'autres. Comme le note à propos du Lipótváros le journaliste juif Ödön Gerö: «Son calendrier même diffère de celui du monde extérieur. Celui-ci a des jours et des nuits, celle-là des goûters et des soirées. Aux soirées même du quartette Hubay, ils ne se rendent que parce que c'est Popper qui joue la partie de violoncelle»⁹. Faut-il préciser que Jenő Hubay n'était pas juif, Dávid Popper si?

Il y a d'autre part une question de visibilité au quotidien. De leur bureau où ils planaient, aussi invisibles à la masse des employés que redoutés, les grands bourgeois juifs regagnaient leur demeure en fiacre ou en voiture, lorsqu'ils ne se rendaient pas au casino du Lipótváros qui peinait parfois à assurer en son sein la présence ne serait-ce que de quelques *goyim*. En-

6. L'expression est de Péter HANÁK, "A Másokról alkotott kép" (L'image des autres), dans *A kert és a műhely* (La jardin et l'atelier), Budapest, 1988, p. 104.

7. Ferenc HERCZEG, *Andor és András* (Andor et András), Budapest, (1903) 1925, p. 48.

8. Ferenc MOLNÁR, *Az éhes város* (La ville affamée), Budapest, (1901) 1993, p. 286.

9. Ödön GERÖ (Viharos), *Az én fővárosom. Képek Budapest életéről és lelkéről* (Ma capitale à moi. Images de la vie et de l'âme de Budapest), Budapest, 1891, pp. 4, 13.

fin, l'absence de recherche dans leur mise, leurs goûts restés souvent simples, même s'ils provenaient de ce puritanisme de façade auquel astreignait l'éthique bourgeoise, et même si leur statut social, paradoxalement, commandait en certains domaines un faste démonstratif, rendaient plus difficile la cristallisation sur leurs personnes de la mythologie lipótvárosienne.

Il en allait différemment des femmes. Si la topologie de leur présence urbaine révèle également une ségrégation — l'absence des hommes —, le rituel inamovible des courses le matin dans la rue Váci ou la rue Lajos Kosuth, de la promenade au Corso dans l'après-midi ou de la promenade à cheval au Városliget les exhibaient bien plus au regard d'autrui. Il était également des occupations quasi obligatoires des grandes bourgeoises juives, qu'elles partageaient avec les femmes issues des élites traditionnelles hongroises et qui les mettaient ainsi régulièrement en rapport avec elles. Ce fut le cas des nombreuses organisations de charité, autre lieu distinctif de la sociabilisation féminine, et de ces galas «qui sont comme chacun le sait un lieu de réunion de la société mixte de Pest»¹⁰, c'est-à-dire, des milieux huppés juifs comme non-juifs.

D'autre part, en tant que chargée principale de ce faste démonstratif, de la «représentation», la grande bourgeoise juive était de toute façon tenue de s'exhiber en des parures aussi élégantes que variées, à extérioriser la fortune de son mari. Seule, ou aux côtés de son mari, c'est elle que l'on remarquait. Dans un ouvrage sur Budapest, le français André Duboscq consacrait quelques pages à la «question juive» (dans un sens d'ailleurs favorable aux juifs), mais ne parlait, en décrivant au travers de ses promenades la ville même, que des femmes juives: «Les juives se distinguent par l'exubérance de leurs avantages et par une mise quelque peu tapageuse; leurs chapeaux sont pavoisés de plumes et de rubans. On les voit tous les jours au corso.»¹¹

Last but not least, si ces femmes ne pouvaient éviter de jouer ce rôle, les contemporains aimaient à relever qu'elles y trouvaient goût. S'y identifiant, elles l'accrurent, le rendant véritablement apparent, et l'offrant ainsi à l'admiration comme aux rancœurs. Comme le notait Jenő Heltai à propos de deux grandes bourgeoises juives du Lipótváros (évidemment): «Les maris étaient des israélites simples, mais fortunés, sur les femmes cependant, on ne pouvait déceler ni la simplicité, ni l'israélite. Pour ce qui est de la richesse, on ne pouvait en dire autant»¹². (Que leur côté «israélite» ne se

10. Miksa BRÓDY, Árpád PÁSZTOR, István SZOMAHÁZY, *Lipótváros ...*, op. cit., p. 24.

11. André DUBOSCQ, *Budapest et les Hongrois. Le pays, les mœurs, la politique*, Paris, 1913, p. 27.

12. Jenő HELTAI, *Az asszony körül* (Autour de la femme), Budapest, 1908, p. 26.

remarquait pas, ne signifie pas qu'il était invisible, puisque Heltai l'avait remarqué. L'aspiration des grandes bourgeoises juives à échapper à leur juïté, dont l'impossibilité apparaît dans le fait même qu'elle ne manquait pas d'être relevée, devint précisément aux yeux des contemporains un de leurs traits caractéristiques.)

Se mettait ainsi en place une symbolique, et une opposition entre la femme juive dont les poncifs littéraires aimaient depuis le romantisme, Walter Scott et Chateaubriand à relever l'altière beauté (ses malheurs des temps anciens ne faisant que rehausser ses attraits de déesse violée ou de symbole sexuel), et l'homme juif, dont les descriptions — et il n'est là guère d'exceptions, même dans la littérature budapestoise du tournant du siècle — soulignaient en l'opposant à sa femme aussi bien qu'au beau hussard le ridicule et la laideur, sa «simplicité», dès lors que s'y joignait la fortune, devenant «vulgarité». Le philosophe Bernát Alexander, notait, mi-ironique, mi-amer: «Nous, nous ne savons pas marcher avec élégance, saluer comme il faut, s'incliner avec finesse devant les dames, nous ne sommes pas suffisamment polis, nous sommes bruyants, nous ne tenons pas en place, nous n'avons aucune retenue, nos vêtements ne sont pas de la meilleure coupe, nous aimons les grosses chaînes de montre, et ainsi de suite»¹³. Bien mieux que son mari, la grande bourgeoise juive s'offrait ainsi idéalement à la concentration sur sa personne des sentiments que suscitait l'ascension de sa classe.

Toute représentation est partielle, toute généralisation est partiellement mensongère. Il y avait certes des exceptions. Cette grande bourgeoise juive existait-elle vraiment? Toute bourgeoise élégante, toute «femme moderne» n'était évidemment pas juive. Toute «femme moderne» juive ne l'était évidemment pas de cette manière. Mais l'on voit ce que l'on veut voir. Et c'est justement cela qui nous intéresse ici, non pas la réalité, mais sa représentation. Image dans la littérature, des auteurs non-juifs essentiellement, de la femme juive comme reflet de cette «question juive» dont un autre français notait, en 1908, qu'elle était «une des plus importantes qui se pose en Hongrie»¹⁴. Si elle était réalité, la bourgeoise, la grande bourgeoise juive était tout autant métaphore. Si son image renvoie à elle-même, elle est tout autant allégorie de cette question juive.

Il découle de cette approche que nous nous abstenons de tracer le portrait de certaines de ces femmes ayant réellement vécu. Il n'y avait d'ailleurs

13. Bernát ALEXANDER, “Zsidó problémák” (Problèmes Juifs), dans József PATAI (éd.), *Magyar Zsidó Almanach* (Almanach hongrois juif), Budapest, 1911, p. 186.

14. René GONNARD, *La Hongrie au XX^e siècle. Étude économique et sociale*, Paris, 1908, p. 72.

guère dans le Budapest de 1900 de ces Rachel Varnhagen des salons juifs du Berlin du début du XIX^e siècle, aussi exceptionnelle que propre à unir en sa personne des traits suffisamment partagés pour refléter des vies autres que la sienne propre. Léda-Adél Brüll (l'égérie de Endre Ady, le plus grand poète hongrois du tournant du siècle), pour nous en tenir à l'exemple qui vient le plus aisément à l'esprit, était tout compte fait bien plus parisienne que budapestoise, ville où d'ailleurs elle n'a que très peu résidé. De même, si l'esquisse d'une toile de fond nous paraît utile, nous contentons-nous d'une présentation des plus brèves, renvoyant pour une plus ample information relative au mode de vie et aux traits culturels distinctifs de la moyenne et grande bourgeoisie juive aux travaux ou récits touchant à ce sujet¹⁵.

«Un foyer confortable, une domesticité nombreuse, de l'ordre et de l'organisation en toutes choses»¹⁶, écrivait à propos de son enfance dans le Budapest du tournant du siècle Mici Lukács, la sœur du philosophe György Lukács, fille du banquier anobli József Lukács. Un appartement cosu, chargé de bibelots, une domesticité dévouée, un mari financier, grand commerçant, avocat, docteur ou intellectuel de haut rang, une femme maîtresse de maison, et maîtresse en la demeure, chargée de la décoration de l'appartement, passant sa journée entre les instructions aux domestiques, les courses, les promenades, les visites, le piano, des enfants élevés par des nurses, puis des gouvernantes de plus en plus françaises ou anglaises plutôt qu'allemandes, recevant une éducation soignée, supérieure à celle dont avaient bénéficié leurs parents, des jeunes filles étroitement surveillées, des garçons dont la «morale bourgeoise», au contraire, admettait qu'ils aient quelque aventure avec une jeune couturière, ou même une des domestiques, à condition que ces petits écarts demeurent discrets.

Autant d'éléments qui n'étaient évidemment point exclusivement propres à la moyenne et grande bourgeoisie juive de Budapest, laquelle se distinguait toutefois par un certain nombre de traits comportementaux et culturels témoignant de sa modernité. Il en était ainsi notamment des taux de natalité

15. Viktor KARÁDY, *A Zsidóság ...*, op. cit. Gábor GYÁNI, *Hétköznapi Budapest. Nagyvárosi élet a századfordulón* (Budapest au quotidien. Vie citadine au tournant du siècle), Budapest, 1995. Id., *Domestic Material Culture of the Upper-Middle Class in the Turn-of-the-Century Budapest*, dans *CEU History Department, Working Paper Series*, 1994.1. pp. 55-71. Panni LÁNG, "Egy budapesti polgárcsalád mindennapjai" (La vie quotidienne d'une famille bourgeoise de Budapest), dans *Történelmi Szemle*, 1985.3. pp. 76-93. Poppné Lukács-MICI, "Emlékeim Bartók Béláról, Lukács Györgyről és a régi Budapestről" (Mes souvenirs de Béla Bartók, György Lukács, et du Budapest de jadis), dans Ferenc BÓNIS (éd.), *Magyar zene-történeti tanulmányok Kodály Zoltán emlékére* (Essais d'histoire musicale hongroise en souvenir de Zoltán Kodály), Budapest, 1977, pp. 379-410.

et de mortalité de la population juive de Budapest, de loin les plus faibles d'entre toutes les confessions: la pratique systématique d'un malthusianisme démographique comme le vieillissement de la population étant un des indicateurs classiques des sociétés bourgeoises modernes. Cette baisse des taux de natalité et de mortalité fut sans nul doute (il n'y a pas de statistiques à ce sujet) plus forte encore parmi les couches aisées de la population juive de la capitale. Autre caractéristique des sociétés occidentales modernes, le divorce, qui là aussi, était plus fréquent parmi les juifs de Budapest que parmi les adeptes des autres confessions.

Pour ce qui touche plus particulièrement aux femmes, si la sur-scolarisation des juifs hongrois fut un phénomène aussi frappant qu'amplement étudié, il apparaît qu'elle était, parmi les juifs mêmes, plus forte encore chez les femmes. Les portes des universités hongroises, du moins celles des facultés de médecine et de sciences humaines, s'ouvrirent aux femmes à partir de 1896. Sur les dix années suivantes, la moyenne parmi les étudiantes des jeunes filles juives fut à Budapest de 48,6%, cependant que la proportion des juifs parmi les étudiants n'était en 1895-96 «que» de 29,5%¹⁷ (pour une population juive constituant en 1900 24% de la population de Budapest). La première étudiante, notamment, de la faculté de médecine, Sarolta Steinberger, ou de celle de philosophie, la future féministe Vilma Glücklich, étaient juives. Aux yeux déjà des contemporains, la présence de plus en plus affirmée des femmes dans les lycées et universités s'associaient à la judéité en une vision de la modernité, source d'angoisse, comme en témoignent les propos d'une des héroïnes du roman de Mihály Babits, *Halálfiái* (Les enfants de la mort), décrivant la société hongroise du tournant du siècle: «Nous travaillerons... Étudierons... Les femmes aussi en sont capables... Je vais commencer une nouvelle vie... [...] Le faible cœur de la petite Nelli fut pris d'effroi: tout cela était tellement hardi! [...] Aller au lycée comme les demoiselles juives!»¹⁸. Il en résultait tout naturellement que les femmes juives étaient également sur-représentées dans les professions où la présence des femmes était des plus récente: elles constituaient en Hongrie en 1910 52,6% des médecins privés, et 38,5% des journalistes et rédacteurs¹⁹, ce pour une population juive re-

16. Poppné LUKÁCS-MICI, "Emlékeim Bartók...", *op.cit.*, p. 398.

17. Viktor KARÁDY, "A társadalmi egyenlőtlenségek Magyarországon a nők felsőbb iskoláztatásának korai fázisában" (Les inégalités sociales en Hongrie lors des débuts de l'accès des femmes à l'Université), dans Miklós HADAS (éd.), *Férfiuralom. Írások nőkről, férfiakról, feminizmusról* (Domination masculine. Écrits sur les femmes, les hommes, le féminisme), Budapest, 1994, p. 181.

18. Mihály BABITS, *Halálfiái* (Les enfants de la mort), Budapest, (1927) 1984, p. 56.

19. *A magyar szent korona országainak 1910. évi népszámlálása, IV.* (Le recensement de 1910 des pays de la sainte couronne hongroise, t. IV.), Budapest, 1915, p. 648.

présentant à la même date 5% de la population globale. Comme l'affirme Karády, pour conclure ces quelques fragments de données: «Le rôle des juifs en Hongrie fut en tout cas d'une importance sans pareille dans la légitimation locale du modèle comportemental de la femme bourgeoise occidentale»²⁰.

Décrivant les sentiments à son arrivé vers 1900 dans la capitale pour y poursuivre ses études du jeune héros de Halálfiai, issu de cette *gentry* appauvrie entrée au service de l'État mais se détournant de ses valeurs pour découvrir avec avidité l'esprit de temps nouveaux, Babits écrit: «Avec l'exagération propre à la jeunesse, Imrus méprisait presque en ce temps là les chrétiens, [...] il déclarait qu'il serait fier d'être considéré comme juif, de même qu'il ne se liait d'amitié qu'avec des juifs parce que les chrétiens et les»garçons de bonne famille«étaient tous stupides et ignorants»²¹. À l'importance du rôle des juifs dans la diffusion de la culture moderne, de la plupart des mouvements d'avant-garde aux formes naissantes de la culture de masse, répondait le poids non moins négligeable de la moyenne et grande bourgeoisie juive de la capitale parmi ceux qui en furent les consommateurs, poids aussi indiscutable qu'inévitablement exagéré par ceux qui le percevaient comme néfaste: «D'après tous les témoignages des contemporains, l'*intelligentsia* juive est quasi la seule à acheter des livres, de même que c'est elle qui remplit les théâtres et les salles de concert. Les écrivains comme les éditeurs s'efforcent de s'adapter à ses goûts»²². Public juif, public aussi de femmes: si, comme l'écrivait Gyula Krúdy à propos du juif József Kiss, poète et rédacteur en chef de la revue *A Hét*, «ses poèmes s'adressent aux femmes qui n'écrivent plus sur la couverture verte du courrier des lecteurs du Magazine Familial Illustré»²³, c'est que celui-ci n'ignorait point que «qu'il y avait un seul public de lecteurs sûr et inébranlable sur qui il pouvait compter en toutes circonstances: la société des femmes»²⁴.

Cette littérature de qualité, mais visant prioritairement à la distraction, qui fleurit au tournant du siècle — et qui a l'avantage, en ce qu'elle véhi-

20. Viktor KARÁDY, *Les inégalités sociales en Hongrie lors des débuts de l'accès des femmes à l'Université...*, op. cit., p. 187.

21. Mihály BABITS, *Halálfiai...*, op. cit., pp. 363-64.

22. Gyula FARKAS, *Az asszimiláció kora a magyar irodalomban 1867-1914* (L'époque de l'assimilation dans la littérature hongroise 1867-1914), Budapest, 1932, p. 124.

23. Gyula KRÚDY, «Kiss József estéje» (La soirée de József Kiss) (1922) dans *Írói arcképek I-II* (Portraits d'écrivains I-II), Budapest, 1957, t. I, p. 478.

24. Péter KARDOS, «Mit ér a nô, ha férfi?» (Que vaut la femme lorsqu'elle est un homme?), in [Anon.], *Emma asszony levelei. Egy nôimitátor a nôemancipációért* (Les lettres de Madame Emma. Un imitateur de femme pour l'émancipation de la femme), Budapest, 1985, p. 10.

cule par sa superficialité même plus des lieux communs qu'elle ne crée un monde à soi, de refléter souvent avec pertinence des opinions communément partagées — oppose en effet fréquemment à la soif de connaissance, à l'attraction pour les nouveautés culturelles des femmes de la grande bourgeoisie juive, le peu de curiosité intellectuelle, l'ignorance des tendances nouvelles de leurs maris. Comme le remarque, auto-ironique, Jakab Berzsényi, ou plutôt «Jacques de Berzsényi», un des personnages principaux d'un roman de Zoltán Ambrus consacré à la grande bourgeoisie juive du Lipótváros: «La seule chose surannée que je sois prêt à souffrir en ma demeure, c'est moi-même, personnellement»²⁵. Sa tentative de convaincre sa fille Elza de son intérêt pour la culture classique n'est pas faite non plus pour convaincre: «Ne pense pas que je ne m'intéresse point à la littérature. J'apprécie beaucoup les belles études, présentement même, je suis en train de lire l'histoire des Lumières, par un certain Schultz; c'est un livre fort instructif, je te le passerai, moi je m'endors dessus de toute façon»²⁶. Dans une nouvelle de Ferenc Molnár une femme se plaint à une amie du manque de compréhension manifesté par son mari à l'égard de cette «accessoire» essentiel des soirées du Lipótváros qu'est le «moderne», expressément invité pour qu'il insulte les femmes, se moque du rabbin, crache sur le tapis et détruit les meubles: «La dernière fois, mon mari a voulu se jeter sur lui, mais je l'ai retenu. Mon mari, vous savez, passe toute sa journée au bureau et il n'a pas le temps de s'occuper de littérature, aussi ne saisit-il pas ce genre de finesse. Mais nous, nous nous sommes très bien amusés»²⁷.

Cette légère condescendance de la femme à l'égard de son mari renferme aussi, implicite, une critique par l'auteur du personnage qu'il décrit, critique souvent formulée de cette confusion des élégantes du Lipótváros dans leur attrait des choses nouvelles, de la littérature et de la mode. L'essentiel n'était-il pas de se distinguer des autres (et surtout des autres femmes du Lipótváros) en une permanente concurrence où l'introduction des tendances culturelles les plus avant-gardistes servait plus à l'affirmation d'une position sociale qu'elle ne reflétait une authentique curiosité intellectuelle? Écoutons la plainte, toujours chez Molnár, d'un «moderne» en panne d'inspiration: «Je dois créer des choses nouvelles pour les femmes, parce qu'elles en ont assez, du Lohengrin à la barbe blonde, elles en ont assez, du Dorian Gray et de l'Oscar Wilde et de toutes ces dernières modes, et il leur

25. Zoltán AMBRUS, *Berzsényi báró és családja* (Le baron Berzsényi et sa famille), Budapest, (1902) 1906, p. 316.

26. *Ibid.*, p. 103.

27. Ferenc MOLNÁR, *A hétágú síp* (Le sifflet à sept branches), Budapest, 1911, p. 43.

faut encore et toujours des choses nouvelles, parce que le Lipótváros n'est pas un mignon petit presbytère peint à la chaux avec son coulis de vigne vierge, mais une exigeante société hautement cultivée et aspirant sans cesse à la nouveauté, où la virilité et autres vieilleries n'ont plus cours, car ce qu'il leur faut, c'est de la fine culture, de l'esprit, de la décadence en tout genre»²⁸.

Qu'ils soient juifs (Molnár, Ödön Gerö), ou non (Zoltán Ambrus, Gyula Szini), ces hommes inclinent, partant de là, à rabaisser la culture de ces femmes à une risible soif de nouveauté qui en marque la superficialité, c'est-à-dire, en fait, l'inexistence. Décrivant le Lipótváros, Ödön Gerö affirme: «Ces temps-ci, la philosophie même est devenue un sujet de causerie. Depuis que les livres de Nordau ont créé la philosophie de salon, les femmes errent dans les labyrinthes des sophismes»²⁹. Gyula Szini est encore plus catégorique: «La “haute financière” affecte de s'enthousiasmer pour Nietzsche et Schopenhauer, elle aime à converser de “l'amour libre”, surtout si son partenaire mêle à la discussion des blagues équivoques, elle adore les couplets nègres, et ne connaît en réalité rien à rien»³⁰. Ces opinions sont-elles conformes à la réalité? Ce n'est, nous l'avons dit, pas notre propos. Notons au demeurant que les exemples d'hommes de très grande culture ne manquaient pas parmi les grands bourgeois juifs — qu'il s'agisse de Zsigmond Kornfeld, un des hommes de finance les plus influents au tournant du siècle, ou de József Lukács dont les connaissances intimidèrent Albert Gyergyai — et que si la fille de József Lukács s'irritait de la conversation superficielle de sa mère, de ce qu'elle parlât de livres qu'elle n'avait pas lus, la nouvelle génération impressionna Marcel Benedek même, notant vers 1910 dans son journal à propos des jeunes filles de la grande bourgeoisie juive, et alors même qu'il était critique littéraire depuis des années: «Quelques-unes d'entre elles ne m'intimident pas moins par l'étendue de leurs connaissances que ne l'avait fait jadis György Lukács»³¹.

Ces opinions dépréciatives, révélatrices en tout cas de l'attitude des hommes — et il n'est de ce point de vue pas grande différence entre juifs et non-juifs —, ne sont sans doute pas étrangères à l'inquiétude de la société masculine devant cette nouvelle génération de femmes, ambitieuses de

28. *Ibid.*, pp. 9-10.

29. Ödön GERÖ, *Az én fővárosom*, *op.cit.*, pp. 10-11.

30. Gyula SZINI, “Fiatalkaink” (Notre jeunesse) (1905), dans Anna FÁBRI et Ágota STEINERT (éd.), *A Hét. Politikai és irodalmi szemle. 1890-1907 I-II*. (A Hét. Revue politique et littéraire), Budapest, 1978, t. II. p. 258.

31. Marcel BENEDEK, *Naplómat olvasom* (Je lis mon journal), Budapest, 1965, p. 181.

s'émanciper et capables désormais, en matière de culture notamment, de tenir tête aux hommes.

Nous avons déjà cité le livre de Zoltán Ambrus, *Berzsenyi báró és családjá*, paru à Budapest en 1902. Il mérite que l'on s'y attarde. Décrivant sur un ton badin une famille de la grande bourgeoisie juive, anoblie et convertie au catholicisme, le roman remporte un vif succès, il connaît cinq rééditions au cours de la seule année 1902. Paraissant au premier abord une concentration exemplaire des clichés véhiculés sur la grande bourgeoisie juive — il serait en ceci déjà intéressant —, ce roman offre aussi une image bien moins réductrice qu'il n'y paraît, un démenti partiel de ces mêmes clichés. Le portrait de la mère («Mélancoliquement replète; présente encore assez bien aux concerts; des bijoux de la taille de mon poing. Par ailleurs totalement insignifiante»³²) est celui, si souvent moqué, de la grande bourgeoisie juive telle qu'on la représentait le plus fréquemment, aussi parfaitement snob et désireuse d'être reconnue de l'élite chrétienne — ce qu'elle n'était bien sûr absolument pas — qu'horriifiée à l'idée d'être considérée comme juive, ce qu'elle était, naturellement, par tout le monde. Elle est le seul membre de la famille à ne pouvoir se départir dans la plus stricte intimité même de sa rigidité, uniquement préoccupée du regard d'autrui, c'est-à-dire des non-juifs (à son mari qui, seul avec elle le soir dans leur boudoir, s'aventure à l'appeler «ma petite fleur», elle réplique: «Je t'ai déjà demandé plusieurs fois de ne pas m'appeler comme ça... Que vont penser les gens? Dis: "mon amie". C'est distingué et ça suffit amplement»³³). Le soir, dans son lit, elle lit l'almanach nobiliaire, ce qui surprend même son mari; elle aimerait que le prénom de celui-ci, transmué de Jakab (Jacob) en Jacques, puisse être retraduit en hongrois par le prénom archi-magyar de Zalán, «parce que Jacques, en hongrois, c'est Zalán, n'est-ce pas?»³⁴ et manque de s'étouffer lorsque quelqu'un l'appelle tout de même de son vrai nom: «Jakab! Jakab Berzsenyi! Pourquoi pas tout de suite "Berzsenyi le Juif"»?»³⁵.

Inachevée, la figure de sa fille aînée Blanka, belle, froide, soucieuse comme sa mère de paraître aussi hautaine et peu juive que possible, sert surtout de contrepoint à celle de sa sœur cadette, Elza, personnage attachant, contradictoire. «Jeune fille sécessionniste»³⁶, elle formule au fil des pages une critique des comportements de sa classe, qui n'épargne aucun des

32. Zoltán AMBRUS, *Berzsenyi báró ...*, *op.cit.*, p. 1.

33. *Ibid.*, p. 169.

34. *Ibid.*, p. 80.

35. *Ibid.*, p. 133.

36. *Ibid.*, p. 1.

points sensibles. Ainsi des activités charitables de la grande bourgeoisie juive, où celle-ci voyait la meilleure manière de démentir l'éternel mythe de l'avarice juive, l'esprit charitable des juifs ayant de fait été depuis la campagne menée pour l'émancipation des juifs par la grande génération des réformateurs hongrois de l'ère du *Vormärz* un des rares traits suscitant les louanges répétées et quasi unanimes de la société chrétienne. Consciente de l'hypocrisie d'une charité pratiquée certes avec assiduité, mais dont l'exercice, devenu un attribut obligatoire de la grande bourgeoisie et vidé de son sens originel, s'inventait des formes susceptibles, en singeant l'aristocratie, de se distinguer avec élégance, Elza ironise sur sa mère et sa sœur parties «demander l'aumône pour les pauvres»: «donner, ça fait m'as-tu-vu, faire l'aumône par contre, c'est chic. L'un ne nécessite rien, sinon de l'argent, l'autre demande aussi de l'humilité chrétienne. Bref: c'est ce que fait également la von Metternich et pour maman, ça suffit largement»³⁷.

Non moins ironique à l'égard d'une de ses amies, «Várai-Fejér Nandine», fille, comme elle, d'une famille juive anoblie et convertie, qui «n'est vraiment heureuse que lorsque des types de la campagne la confondent avec la comtesse Béla Thurzó»³⁸, Elza, s'en prenant à sa sœur, dénonce cette tendance de la grande bourgeoisie juive si souvent moquée par les contemporains chrétiens, et encore attaquée de manière plus virulente par bon nombre de juifs, de Vilmos Vázsonyi à Oszkár Jászi, à calquer ses comportements sur celui des élites traditionnelles, à «singer la *gentry*» pour reprendre l'expression de l'époque: «Rien n'est aussi ridicule que ta propre crainte incessante du ridicule. Qu'une personne agisse toute sa vie durant de manière à se conformer au goût des autres, même si cela lui est seulement source de soucis, y a-t-il chose plus ridicule au monde?»³⁹ (Acceptant dans la vie publique, avec une apparente sincérité même, les valeurs des élites traditionnelles, en imitant certains comportements, mais exprimant en privé, en compagnie de sa maîtresse, des opinions qui traduisent le dédain de l'homme d'affaires à l'égard de cette même élite, le portrait de ce «Jacques de Berzsenyi» tel que l'a tracé Ambrus, offre d'ailleurs de ce phénomène — largement exagéré par les contemporains de tout bord aussi bien que par l'historiographie marxiste — une vision, au-delà de la caricature et de la simplification, bien plus proche de la réalité, d'une réalité que très peu parmi les contemporains ont su discerner.)

La réalité est faite d'ambiguïtés: si cette attitude conduit logiquement Elza à assumer à un moment ses origines juives, l'instant suivant, elle s'of-

37. *Ibid.*, pp. 121-22.

38. *Ibid.*, p. 248.

39. *Ibid.*, p. 268.

fusquera de ce l'on y fasse la moindre allusion. À sa sœur qui s'irrite de ce qu'elle réponde aux questions par d'autres questions, «parce que cela fait galicien», elle réplique: «Ma chère, tu peux m'appeler comme tu veux: Khazar, Assyrien, Polonais, Espagnol.» [C'étaient là, comme celui de «galicien», autant de synonymes euphémisants du juif répandus à l'époque] «Mais n'oublie pas que tes ancêtres non plus ne sont pas arrivés à cheval dans ce pays»⁴⁰. À son cousin, cependant, qui lui demande: «Parce que grand-mère n'était pas encore catholique, n'est-ce pas?», elle répond, of-fusquée: «Je t'interdis ce genre de plaisanteries!»⁴¹. Ambrus effleure ici — fut-ce volontaire? — la nature profonde et profondément schizophrénique de l'assimilation des juifs en Hongrie: la conflictuelle coexistence, consciente ou non, en chaque individu même, des stratégies assimilationnistes les plus contraires.

Mais Elza parle aussi de sa condition de femme. L'à-propos idéal que fut la position sociale des actrices dans la vie budapestoise du tournant du siècle fournit l'occasion à Elza de révéler ses aspirations. C'est là d'ailleurs le seul domaine où ses vues sont partagées par sa sœur aînée, Blanka, déclarant à propos des actrices: «Elles sont indépendantes; elles gagnent de l'argent; elles vivent intensément, dans la fièvre: et avouons-le, nous les envions»⁴². Opposées à la femme bourgeoise, mère de famille et maîtresse de maison, occupant partiellement le rôle dévolu à Paris aux demi-mondaines, les actrices, adulées à Vienne comme à Budapest, intégrées — pour celles qui réussissaient — aux cercles les plus exclusifs, représentaient un double idéal: celui de la femme s'affranchissant de la tutelle des hommes par l'acquisition d'une indépendance matérielle, celui d'une femme que son statut hors des normes autorisait à un comportement sexuel plus libre, sans risquer pour autant de s'attirer la condamnation d'une «morale sociale» qui, éprouvant la sexualité, dès lors qu'elle sortait du cadre conjugal, comme un élément anarchique, comme une cause de désordre, n'en voulut reconnaître le nécessaire assouvissement qu'aux seuls hommes. Se gavant en cachette de littérature osée — ses lectures vont des *Fortes vierges* aux *Transsexuels* — Elza admire et envie ces actrices à qui «l'on pardonne bien plus, lors même qu'elles ne se comportent pas comme il faut, qu'à celles qui ne peuvent se draper dans l'alibi de leur art»⁴³. Expriment le souhait d'une vie à soi, Elza explique à son cousin dans un des rares passages où Ambrus note qu'elle «devient soudain sérieuse» comme il lui paraît «affreux» de

40. *Ibid.*, p. 34.

41. *Ibid.*, p. 221.

42. *Ibid.*, p. 29.

43. *Ibid.*, p. 31.

devoir consacrer sa vie, de la sacrifier, à un seul homme. Puis de conclure: «Tu sais, grand est en moi l'amour de la liberté. Cela vient peut-être de ce que nos grand-mères, pauvres esclaves orientales, ont eu leur part de tout, sauf de la liberté»⁴⁴. Elza — Ambrus — attribue ainsi la source de ses aspirations émancipatrices à ses origines juives, que l'allusion se rapporte ici à la piètre condition réservée aux femmes par la religion juive ou à l'oppression dont tous les juifs, et aussi les femmes, furent si longtemps victimes.

Images contrastées, empreintes aussi d'une évidente sympathie de l'auteur pour ses personnages (à laquelle il n'était guère tenu par un public accueillant toujours volontiers — qu'il fût juif ou pas — les piques lancées contre les mieux parvenus d'entre eux), le livre d'Ambrus présente de cette grande bourgeoisie juive, de ses femmes, une vue dont nous ne retrouvons guère les nuances en celles que crurent bon d'en offrir les contemporains, hommes politiques ou intellectuels engagés, et qui laisse indirectement supposer, par le large succès même que connut l'ouvrage, l'existence, à un moment donné du moins, d'une moyenne bourgeoisie, d'un public qui n'était pas limitée aux camps aussi distincts que retranchés des juifs d'un côté, et de cette fameuse «classe moyenne hongroise chrétienne» de l'autre.

En 1903, un an après l'ouvrage d'Ambrus, paraît un roman non moins divertissant, composé essentiellement, comme celui-ci, de dialogues, et consacré non tant spécifiquement à la grande bourgeoisie juive qu'à la description de la difficile amitié de deux jeunes journalistes de la capitale, l'un juif, l'autre issu d'une vieille famille noble appauvrie, en cette Hongrie du tournant du siècle où tout le monde est «libéral, mais personne ne supporte les juifs»⁴⁵. Un des rares ouvrages dont Herczeg affirme dans ses mémoires l'avoir écrit pour son propre plaisir, *Andor et András* connaît quatre éditions entre 1903 et 1911, puis trois autres de 1925 à 1934. Il paraît en traduction allemande à Vienne en 1904.

C'est par l'entremise du journaliste juif, Andor, que András fait la connaissance dans leur palais de l'avenue Andrassy («L'on trouve de tout ici, *was gut und teuer ist* — et surtout des dorures, beaucoup de dorures»⁴⁶), des Szilasi Szinger, grands bourgeois, cette fois-ci, non convertis. Mis à part le fait qu'elle affecte toujours la gaieté, la figure de la mère ressemble en tout point à celle du roman d'Ambrus: elle est tout aussi bien en chair qu'insignifiante. Au contraire, naturellement de sa fille, Ada: «Ses cheveux sont couleur de bronze, ses lèvres minces et froides, ses yeux par contre,

44. *Ibid.*, p. 128.

45. Ferenc HERCZEG, *Andor és András ...*, *op.cit.*, p. 32.

46. *Ibid.*, p. 28.

qu'elle a généralement baissés, pétillent de malice et de méchanceté. Son père et sa mère, naturellement, la divinisent, mais ils sont incapables de comprendre ses états d'âme. La jeune fille est la vraie maîtresse à bord. Tout ici est à Ada et tout est pour Ada»⁴⁷.

«*Malice et méchanceté*», le ton est donné. Il n'y a plus guère ici de cette empathie d'Ambrus pour Elza, personnage somme toute chaleureux et simple. Certes, Ada est intelligente, d'une intelligence tranchante, comme lorsqu'elle dénonce à András dont elle vient de faire la connaissance au bal organisé par son père l'hypocrisie des relations entre chrétiens et grands bourgeois juifs: «Ce genre de bal, nous l'organisons pour nos invités, non pas pour nous. Eux, ils s'amuse parce qu'ils médisent de nous, mais nous, nous n'avons même pas cette distraction. [...] Ceux que je déteste par-dessus tout, ce sont nos»amis«chrétiens! [...] Les chrétiens qui nous fréquentent veulent toujours quelque chose, soit une femme, soit de l'argent, soit je ne sais quoi encore. Mais ils ne viennent pas pour le pur plaisir de notre société. Vous, vous ne voulez rien, parce que vous êtes encore très jeune. Plus tard, vous aussi, vous voudrez quelque chose. Et si ce n'est pas le cas, vous cesserez peu à peu de venir chez nous»⁴⁸.

Mais à l'antipathie que nourrit Ada vis-à-vis des chrétiens répond celle aussi diffuse que perceptible de son créateur à son propre égard. Herczeg glisse imperceptiblement au fil des pages de la peinture sensible d'une jeune femme isolée malgré elle par la fortune de son père et ses origines, partagée entre le besoin de plaire et le dégoût des mascarades, à celle d'un personnage dont, ne sachant plus quand est-elle sincère et quand ne l'est-elle pas, on est amené à supposer qu'elle ne l'est jamais: artificielle, Ada semble se perdre en choisissant, à défaut de pouvoir être elle-même, de jouer des rôles aussi interchangeable qu'hypocrites. Hypocrite dans la tendresse manifestée pour son père («Ada sait que les manifestations exubérantes de la tendresse rehaussent encore son charme, de plus, cela fait tellement plaisir au vieux»⁴⁹), hypocrite avec les hommes, qui d'ailleurs le lui rendent bien. C'est seulement en compagnie d'Andor, qui l'aime d'un amour aussi désespéré que sincère, qu'elle se montre capable de sentiments. Mais, est-ce parce qu'il est laid («si j'étais une fille, je ne jetterais sûrement pas mon dévolu sur moi-même»⁵⁰), ou parce qu'il est pauvre, Ada le rejette tout en s'assurant continuellement de sa fidélité. Épinglant au passage l'«intellectualité» des juifs supposée les éloigner de la vie réelle, («Vous

47. *Ibid.*, p. 35.

48. *Ibid.*, pp. 39-40.

49. *Ibid.*, p. 71.

50. *Ibid.*, p. 41.

ne cessez de raisonner, mon petit Andor», dit Ada, et de poursuivre: «Je fais d'ailleurs la même chose! Et c'est bien pour cela que nous ne vivrons jamais normalement»⁵¹, Herczeg tire Ada de ses culs-de-sac sentimentaux en lui offrant une solution qui est en même temps un jugement: Ada conclura un mariage de raison avec le baron Koller, «catholique pur-sang», qui ne l'aime pas plus qu'elle ne l'aime, mais lui propose à défaut de passions qu'elle ne saura jamais éprouver la perspective d'une vie «haute en couleur et plaisante»⁵². Comme elle l'affirme à Andor lors de leur dernière entrevue, «je n'ai pas de cœur! Pas une once de cœur»⁵³. Le mérite qui lui est reconnu de la clairvoyance et d'une sincérité retrouvée est au prix de l'aveu du sacrifice de son âme.

Comme on le voit, d'Ambrus à Herczeg, l'ambiance s'est passablement détériorée. On pourrait certes arguer de la misogynie de ce dernier, et noter qu'il décrit le journaliste juif, Andor, avec bien plus de chaleur, de finesse aussi, lui prêtant nombre d'opinions fort pertinentes sur la question juive, qui sont sans doute les siennes propres, et ne ménagent guère une *gentry* ridicule dans ses efforts d'afficher sa supériorité à l'égard des juifs. Il se plaît d'ailleurs également — c'est un autre cliché de l'époque — à opposer à la fine élégance d'Ada les figures des «filles Szecskay»: «C'est la *gentry* chrétienne. [...] L'une d'elles s'appelle Buffy, l'autre Muffy. [...] Elles sont rondes, sans manières et de mauvais goût»⁵⁴. Cependant, et c'est là l'essentiel, si ces figures de la *gentry* sont décriées c'est surtout parce que, éblouies par la fortune des Szinger, elles ne peuvent s'empêcher de tourner dans leur orbite.

Si le ton d'Ambrus, comparé à celui de Herczeg, est bien plus positif — quand l'un évoque, l'autre condamne —, pouvait-il en être autrement? À la différence d'Ambrus, Herczeg s'adressait tout particulièrement à cette «classe moyenne hongroise» à laquelle on ne tardera guère à adjoindre l'épithète de «chrétienne» et qui eut tôt fait de célébrer en lui son écrivain attiré. Cependant, les deux ouvrages connurent un succès analogue, le jeu, semble-t-il, restait ouvert. Guère pour longtemps...

Jugulé parfois à en paraître invisible, mais jamais éradiqué, manifestant une présence croissante depuis le tournant du siècle, exacerbé par la Première Guerre mondiale et la révolution, l'antisémitisme entre en 1919 sur le devant de la scène avec les pogroms de la terreur blanche, et l'introduction l'année suivante du *numerus clausus* limitant l'accès des juifs aux universités.

51. *Ibid.*, p. 51.

52. *Ibid.*, pp. 135-136.

53. *Ibid.*, p. 141.

54. *Ibid.*, p. 63.

Les pamphlets antisémites avaient établi depuis un certain temps déjà le lien entre une civilisation urbaine destructrice des valeurs traditionnelles du peuple hongrois et les femmes juives qu'on supposait conduites par un lascivité frelatée et sans frein, dépositaires de toutes les dépravations morales. L'auteur du plus virulent, mais aussi du plus achevé de ces pamphlets affirmait ainsi: «Tout, tout chez nous est en voie de dégénérescence. [...] Aujourd'hui, le génie national, les forces ancestrales ne sont plus à même de pouvoir s'exprimer. Aujourd'hui, nos sens sont étouffés par le vacarme de la rue, les ricanements des salons, les vapeurs des folies Bergère, les bras enlaçants des roses de Hébron. [...] Ce sont principalement les filles de Hébron papillonnant sur les ailes de l'émancipation des femmes qui enseignent à nos familles les idéaux de l'amour libre, de l'union libre; ce sont elles qui font sortir la prostitution dans les rues. [...] Ce n'est rien d'autre que leur sang luxurieux qui les y mène»⁵⁵.

Cette vision trouve sa plus spectaculaire expression littéraire dans le célèbre roman paru en 1919 de Dezsô Szabó, *Az elsodort falu* (Le village emporté), qui sera, avec le *Három Nemzedék* (Les trois générations) de l'historien Gyula Szekfû, le livre de chevet de toute une génération trouvant une réponse à ses interrogations dans cette «modernité» qui rejetait aussi bien un conservatisme vidé de son contenu que le radicalisme de gauche. Sorte de *Bildungsroman* à l'envers, le livre retrace le parcours entre le début des années 1910 et la fin de la Première Guerre mondiale d'un écrivain «ancestralement hongrois», Miklós Farkas, monté à Budapest pour y faire carrière, glorifié, puis détruit par une civilisation urbaine devenue synonyme de judéité. Il n'y a pas de femme juive parmi les personnages principaux, il n'en est plus guère besoin: incarnation même de la chair corrompue et corruptrice, elle se désincarne en une métaphore de toutes les tentations et de tous les maux. Elle est le public tentateur de Farkas («Toutes les gourgandines du Lipótváros ne trouvent rien de mieux que de ramper vers moi»⁵⁶); elle est la projection de la littérature budapestoise («Et quelle est leur littérature? Un bourdonnement perpétuel autour des reins de femme»), en laquelle «l'homme pur se perd et tombe en pourriture»⁵⁷; elle est la ville, «Pest la prostituée»⁵⁸, «Sodome moderne»⁵⁹, qui corrompt la femme chrétienne, forcée de s'assimiler à elle, telle l'écrivain Margit Lipták («Elle dissimulait avec honte sa bonté ancestrale. [...] Et comme sa pureté vierge

55. Géza PETRÁSSEVICH, *Magyarország és a zsidóság* (La Hongrie et les Juifs), Budapest, 1899, pp. 175-76, 173-74, 62.

56. Dezsô SZABÓ, *Az elsodort falu* (Le village emporté), Budapest, (1919) 1995, p. 38.

57. *Ibid.*, p. 41.

58. *Ibid.*, p. 38.

59. *Ibid.*, p. 97.

sentait qu'elle n'était pas faite pour ce monde, elle vivait dans un perpétuel et mortel tourment de crainte que l'on ne se moque d'elle, que l'on ne rie d'elle dans son dos, et c'est avec un désespoir sans cesse accru qu'elle se pressait de paraître décadente, paradoxale, moderne et hystérique»⁶⁰). À cette ville, l'auteur oppose naturellement la pureté de la communauté villageoise: «Ce fut comme si j'avais laissé derrière moi la saleté, les poses affectées et mon génie blasé pour retrouver ma virginité, la pureté héroïque de ma jeunesse»⁶¹, s'exclame Farkas en revenant pour un bref séjour dans son village natal.

La sexualité est, on le voit, aussi omniprésente qu'elle le fut prétendument dans cette littérature «enjuivée» si féroce et condamnée par Szabó. «Pest la prostituée», contre «virginité» villageoise: l'opposition absolue est celle de la nature des sens et de leur expression. À la sensualité des figures féminines demeurées au village, de Marie particulièrement, saine, fertile, sans apprêt, naturelle, Szabó oppose celle, frelatée, égoïste, jamais satisfaite car inassouvable, des femmes juives de la capitale, ces «élégantes apprêtées»⁶² du Corso, ces femmes de banquiers millionnaires croisées sur le trottoir, «ouvertes pour l'étreinte, le regard ahanant vers le mâle»⁶³.

Pour qu'elle pût corrompre et détruire, la femme juive devait être l'image même de la tentation. La description d'une jeune femme juive fortunée, n'apparaissant d'ailleurs que le temps même de sa description, est trop riche de fantasmes pour qu'on ne la cite pas en entier: «En cette fille d'une riche lascivité, tout n'était que volonté fécondatrice de l'amour et de l'étreinte. Ses grands yeux bruns d'orientale s'étendaient au-devant des choses du monde comme des reins entrouverts, il émanait d'eux la chaleur alanguie de la fécondation. Sa poitrine pleine assiégeait sa robe de son ondoiement incessant et appelait au plaisir. Sa chevelure duveteuse foisonnait autour d'elle, relâchée comme en une éternelle étreinte, son bassin se balançait dans un accueil perpétuel, des baisers s'envolaient de ses lèvres épaisses, comme des abeilles de l'orifice d'une ruche trop pleine. Cette fille était la chaleur inondante de la vie en mouvement, l'étreinte absolue, le baiser procréateur»⁶⁴.

Semblant appeler à la création, l'irrésistible tentation est piège: l'homme, le Hongrois, en y cédant, va à sa perte. Infertile, sinon de mensonges, car inassouvie, impossible à assouvir car mue par un désir maladif, la femme juive, la ville ne suscitent que destruction, leur baiser est mortel.

60. *Ibid.*, pp. 85-86.

61. *Ibid.*, p. 40.

62. *Ibid.*, p. 90.

63. *Ibid.*, p. 156.

64. *Ibid.*, p. 258.

Les «petites hystériques pestoises pour lesquelles toute apparition de chair masculine était une dilatation secrète et voluptueuse» se portent en masse volontaires pour servir d'infirmières auprès des blessés de guerre: «Pour ce qui était d'elles, les vétérans ou les blessés graves pouvaient aussi bien crever, mais elles manquaient de s'étriper entre elles pour tous ceux dont émanait une forte promesse. [...] À ces femmes folles de leurs reins, pourchassées par le sang, il fallait des torrents d'amour, des vagues toujours renouvelées de chair masculine. La femme d'un banquier juif renommé fut discrètement chassée de l'hôpital après qu'on l'eut trouvée dans les lieux d'aisance en la compagnie fort intime d'un lieutenant à peine remis de ses blessures. Les femelles embrasées bourdonnaient dans l'air pesant de l'époque comme autant de mouches à viande pour sucer dans une étreinte de vampire ce qui restait encore de masculinité aux victimes de la guerre, et le désir infâme et maladif offrit sa nudité impure sur la couche tragique de la mort»⁶⁵.

La symbolique est essentielle. Le fantasme d'une judéité établissant son règne en se nourrissant de la force vitale d'une Hongrie ainsi menée à son épuisement final (faut-il ajouter que Farkas devient impuissant à la fin du roman?) trouva dans cette image de la femme juive son expression la plus achevée.

L'antijudaïsme théologique fonda l'image du sacrifice rituel par les juifs du sang des enfants chrétiens. L'antisémitisme économique établit l'image — qu'il s'agît du colporteur ou du banquier — de l'usurier juif sangsue. L'antisémitisme racial de Szabó proposa l'image de la vampire juive. «Femme fatale» au sens propre du terme, elle était — en cela du moins — indiscutablement «moderne».

65. *Ibid.*, p. 165.